que l'homme le plus fort s'approche de la femme la plus belle, afin que leurs enfants, participant de leur force et de leur beauté, constituent un progrès de l'espèce ; il est bon que les peuples désireux du progrès se défient de cette pitié qui les entraîne vers ceux qui sont faibles ou maladifs, afin de porter toute leur sollicitude et toute leur sympathie vers ceux qui sont forts et robustes, et qui doivent perpétuer l'espèce.

Et puisque, d'après les lois si bien étudiées par M. Darwin, les espèces qui restent stationnaires sont inévitablement voouées à la mort, il est évident que toute institution qui s'oppose à la marche progressive de notre espèce, devient une chose haïssable.

Aussi l'auteur de la préface flétrit-il avec énergie tout ce qui, dans sa pensée, fait obstacle au progrès, et sa parole vibrante s'élève même contre l'œuvre du prophète de Galilée.

Cette ardeur juvénile ne nous déplaît point, et nous pensons que dans la lutte des idées, il convient parfois de jeter ces cris de guerre qui défient l'ennemi et rallient nos compagnons d'armes. Mais n'oublions pas que la mesure, toujours profitable à ceux qui la gardent, sied bien surtout à l'écrivain qui lutte pour la liberté de pensée.

Je crois aimer le progrès aussi fortement que l'aime Mme Royer; comme elle, je trouve dans les lois que M. Darwin a formulées, la raison d'être de la plupart de nos instincts, et cependant quand je médite l'ouvrage de ce naturaliste, j'arrive à des conclusions qui ne concordent pas avec celles de Mme Royer.

Que nous enseigne, dès les premières pages, le livre de M. Darwin, sinon que les aptitudes que l'on observe aujourd'hui dans les espèces animales et végétales, et par conséquent dans notre propre espèce, sont le résultat d'un enchaînement de progrès successifs ? S'il en est ainsi, la théorie de M. Darwin rattache toutes les choses actuelles aux choses d'autrefois, elle resserre les liens qui unissent le présent au passé. Or, puisque le progrès qui s'opère sous nos yeux prend naissance d'un progrès antérieur; puisque la civilisation d'aujourd'hui est un édifice fondé sur les travaux de tous les temps, je croindrai désormais de la voir chanceler chaque fois qu'on touchera violemment à ses antiques assises, et je saluerai avec piété les traces encore lumineuses de ceux qui, par leur vertu, ont éclairé la nuit des âges écoulés, et montré la voie aux générations éteintes. Que ces hommes s'appellent Socrate l'Athénien ou Jésus de Nazareth, extirper leur mémoire du sein de l'humanité, ce serait briser un anneau de cette chaîne qui rattache l'heure présente aux siècles passés, et le progrès de ce jour au progrès des temps futurs

La guerre naturelle, telle que nous la retrace M. Darwin, nous apprend que chaque créature oppose une lutte opiniâtre à des causes de destruction toujours renaissantes. Or, quand on reconnaît que tout être n'existe que parce qu'il est sorti vainqueur d'un combat désespéré, on éprouve un indicible sentiment de respect pour toute chose vivante, et l'on voudrait agir comme le brahmane qui chemine avec précaution par les sentiers afin de ne point porter atteinte à l'insecte ou à la plante que son pied pourrait heurter. Loin donc de résister à la pitié qu'on éprouve pour les faibles, il est bon, il est juste que ceux qui sont forts de corps et d'esprit leur tendent la main et leur infusent quelque chose de leur force et de leur vertu, pour que le plus grand nombre possible d'individus puissent participer au progrès général de l'espèce.

Et si maintenant que je ferme le livre de M. Darwin, on me demandait quelles sont parmi tant de belles pages celles qui m'ont paru contenir le résultat le plus élevé, je dirais que ce sont les pages où l'auteur met en relief les effets de la sélection naturelle, et la montre comme l'instrument dont Dieu se sert pour faire progresser, dans leur corps et dans leur âme, tous les êtres organisés, depuis l'herbe et le vermisseau que l'homme foule aux pieds, jusqu'à l'homme lui-même.

Nul ne saurait prévoir combien grandes seront les métamorphoses que, dans le cours immense des âges, l'espèce humaine subira sous l'action continue de la sélection naturelle. Elle enfante et entretient un mouvement ascendant vers je ne sais quelle perfection infinie, mouvement auquel participent avec nous toutes les créatures qui palpitent sur le sein de la terre, notre mère commune.

Cette conception du monde peut réconforter ceux qui travaillent au bonheur de leurs semblables, mais que trouble le conflit des opinions. On supporte mieux la chaleur du jour, on trace d'une main plus ferme son modeste sillon, et l'on sème plus gaiement ses idées quand on sait qu'il y a dans la nature une loi agissante, en vertu de laquelle toute bonne semence doit nécessairement lever.

ARNOLD BOSCOWITZ.

LE TEMPS. — 31 août 1881.

LA VIE LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

Voir le *Temps* des 9, 15, 17, 22 janvier, 18, 30 avril, 25 et 27 août.)

V. Les savants et les poètes.

Ce qui distingue la science anglaise de la science des autres pays, spécialement de l'allemande et de la française, c'est qu'elle luit pour tout le monde et ne l'enveloppe pas à plaisir de formules rébarbatives. On dirait que les habitudes de liberté politique et de discussion au grand jour ont pénétré jusqu'aux laboratoires. Le physicien, l'astronome, le médecin, le mathématicien même ne croient pas indispensable de s'enfermer dans une sorte de temple d'Isis, ouvert seulement à ceux qui ont le mot de passe. Ils ne tiennent pas de sabbats hebdomadaires ou mensuels pour échanger des propos aigres-doux sur la priorité de leurs découvertes. Ils ne dédaignent pas de les communiquer d'emblée au public, et de se servir à cet effet de la langue de tout le monde. Sous forme d'article de revue ou sous forme de conférence — de *lecture*, comme on dit, parce qu'en effet ces exposés sont plus souvent lus qu'improvisés — ils tiennent le pays tout entier au courant de leurs travaux. Ils savent tolérer la controverse et soutenir au besoin des polémiques courtoises. Leur sang est moins vif que le nôtre, et ce n'est pas chez eux qu'on verrait un Leverrier répliquer à un Delaunay, en pleine Académie :

— Occupez-vous donc de votre lune, monsieur, et laissez-nous la paix !

Ils ont aussi plus fréquemment le courage de leurs conclusions philosophiques, et l'immunité toute spéciale accordée de ce chef aux gens de science, en ce pays du *cant*, n'en est pas le trait le moins surprenant. Il y a cet égard entre la France et la Grande-Bretagne une différence singulière : chez nous, où la liberté de parole prend si volontiers ses coudées franches sur tous les sujets, où la conversation touche à tout et ne respecte aucune idole, ce sont les savants qui se montrent ordinairement les plus réservés, pour ne pas dire les plus timorés, sur les questions de conscience et de morale. Chez nos voisins, au contraire, où la causerie courante est si respectueuse des pouvoirs établis, où les gens du monde évitent d'un accord tacite toute allusion à Dieu ou au diable, ce sont les savants de profession qui se chargent de mener l'attaque et de crier bien haut le résultat, tout le résultat de leurs enquêtes. Ce mandat volontaire revêt même aisément, chez eux, les dehors d'un apostolat véritable. Et c'est peut-être pourquoi la société britannique leur pardonne de l'assumer. Elle n'a d'indignation que pour les tièdes, et admet tous les cultes, pourvu qu'ils aient un nom. Une Anglaise d'un très grand esprit avait imaginé il y a quelques années un prétexte admirable pour expliquer qu'on ne la vit jamais aux sermons à la mode :

— Chère madame, je suis bouddhiste! disait-elle très sérieusement aux amies qui la questionnaient sur ce point délicat.

Il n'en fallait pas plus, et on la laissait tranquille.

Les savants anglais sont donc les desservants d'une église dont les fidèles deviennent de jour en jour plus nombreux, et c'est à ce grand public qu'ils apportent la primeur de leurs trouvailles. Ce n'est pas pour la Société royale ou pour toute autre docte compagnie, par exemple, que M. Darwin, au fond de sa délicieuse solitude du comté de Kent, poursuit les analyses scientifiques qui dominent le siècle de si haut. Il les livre toutes chaudes à son libraire, dans une de ces études magistrales que tout le monde a lues ou devrait lire : *the Origin of species*, *the Descent of man*, et c'est à peine s'il réserve aux gens du métier le menu fretin des choses techniques. Botanique, zoologie, géologie, paléontologie et linguistique, tout lui est bon pour enrichir son catalogue de faits et de documents. Entouré de ses collections, de ses livres, de ses enfants, il mène, dans le cadre riant des vergers de Down, une existence en quelque sorte idéale, tant elle est affranchie des misères et des laideurs de ce « combat pour la vie », dont il a le premier donné la formule. On dirait d'une de ces pastorales philosophiques, d'une de ces Cythères de la science comme Diderot en rêvait, et comme il en avait une fois l'an des échappées chez Helvétius ou chez le baron d'Holbach.

Certes, il n'a rien du pontife, celui-là, et il ne demande à la science ni fortune, ni pouvoir, ni satisfaction de vanité ! A voir ce doux vieillard au milieu des siens, à table en face de sa bonne femme (une petite fille du grand potier Wedgwood), entre ses deux filles et ses cinq fils, dont l'un est aujourd'hui banquier à Southampton, le second agrégé de Cambridge, le troisième aide naturaliste de son père, le quatrième officier d'artillerie et le cinquième mathématicien distingué, on le prendrait plutôt pour un fermier aisé ou pour un brave médecin de campagne, que pour l'homme illustre dont le verbe a changé, il y a vingt-cinq ans, tout le cours de la pensée humaine. Simple et gai, il l'est comme Socrate, dont le type revit sur son masque puissant, sous la courbe hardie de son front, sous l'épaisse broussaille de ses gros sourcils blancs, dans sa barbe touffue et jusque dans l'écrasement de sa voûte nasale. Les belles parties de rire qu'il a au dessert avec ses grands amis le professeur Huxley et sir Joseph Hooker, le président de la Société royale ! Il n'est pas absolument certain que les plaisanteries de ce joyeux trio parussent d'un comique achevé aux habitués du Palais-Royal ou du concert des Ambassadeurs ; mais la réciproque n'est pas moins vraisemblable, et en se plaçant dans la région sereine de l'absolu et de l'éternel, il est bien permis de supposer que l'esprit de Darwin en vaut un autre.

Ce qu'il y a de plus charmant en lui, avec sa simplicité parfaite, c'est sa sincérité. Demandez-lui tranquillement de quoi il s'occupe en ce moment : et, sans balancer, sans ombre de pédantisme ou de défiance, il vous le dira, vous fera part de ses observations, de ses conclusions en voie de formation, de ses doutes même. En est-il autrement dans ses livres, et l'a-t-on vu jamais hésiter à enregistrer un fait, à lui donner toute sa valeur, parce que ce fait ne concorde pas rigoureusement avec les hypothèses ou les déductions développées dans l'ensemble de l'ouvrage? La loyauté com-

Cambridge University Library
Licensed under Creative Commons Attribution-NonCommercial 3.0 Unported License (CC BY-NC 3.0)

plète, la recherche de la vérité sans souci des conséquences, voilà ce qui caractérise toute son œuvre. Croit-on qu'il eût pu la produire dans une Académie sans perdre un temps précieux en querelles vaines? M. Darwin ne paraît pas une fois dans cette Société Royale de Londres dont son père et son grand-père maternel, avant lui, ont été associés.

Grande serait l'erreur, au surplus, de se représenter cette Compagnie célèbre comme établie sur le plan de nos sections de l'Institut. Quoique « incorporée » par Charte royale sous Charles II, et devant son titre à cette circonstance, elle est plutôt un club scientifique qu'une institution vraiment officielle. Le nombre de ses membres n'est pas limité. Ils ne reçoivent ni appointements ni jetons de présence, n'arborent aucun uniforme, aucun insigne, ne possèdent aucun rang hiérarchique et ne se montrent jamais en public dans des séances d'apparat. Les seuls rappports que la Société entretienne avec l'Etat sont œux qu'elle peut avoir, à titre gracieux, comme corps consultatif, au sujet d'une expédition scientifique. Chaque associé, comme dans un cercle ordinaire, paie un droit d'entrée de 10 livres sterling et une souscription annuelle de 4 livres. Il y a tous les ans une soixantaine de candidatures, parmi lesquelles la Société choisit au scrutin secret quinze noms qu'elle ajoute à sa liste. Le chiffre des associés oscille généralement autour de 600. Leurs cotisations, ajoutées à quelques legs et dotations qui forment la fortune de la Compagnie, lui constituent environ 5,000 livres sterling de revenu. C'est sur ces ressources relativement modestes qu'elle subvient aux frais d'impression du *Philosophical Transactions*, souscrit aux publications scientifiques, entretient une fort belle bibliotheque et le petit nombre d'auxiliaires strictement indispensables. Les réunions ont lieu toutes les semaines à huit heures et demie du soir. Rien de moins pompeux et de moins solennel que cette organisation.

Elle l'est trop encore au gré de savants comme M. Darwin ou M. Tyndall, qui préferent entrer en rapports directs avec le public, l'un par le livre, l'autre par la parole. M. Tyndall, lui, ne s'isole pas à la campagne. Il occupe tout en haut de la Royal Institution l'appartement même que son maître Faraday et sir Humphrey Davy ont habité avant lui. A peine revenu, en octobre ou novembre, de son expédition annuelle aux glaciers des Alpes, il s'enferme dans son laboratoire et n'en sort plus que pour descendre à l'amphithéâtre et donner à ses auditeurs assidus le primeur de ses travaux. Et que tout est bien britannique là-dedans! Le professeur, avec sa face frais rasée, au type chevalin, son débit net et rapide, ses expériences brèves et précises, accumulées comme les coups d'un marteau-pilon; l'auditoire composé de femmes élégantes, de jeunes gens, d'hommes du monde entassés à l'étroit sur les banquettes circulaires, — épaules nues, plumes et diamants, gilets ouverts et blanches cravates, tous les dehors d'un public de l'Opéra — mais attentif comme une classe de polytechniciens; dans le vestibule, cinq cents valets de pied drapés dans leurs lévites fourrées; et, le long du trottoir, des files de voitures qui débordent sur toutes les rues voisines.

C'est la mode, dira-t-on; oui, mais il y a vingt ans qu'elle dure. L'établissement même, la Royal Institution, qui n'a de royal que le nom, comme tant d'autres choses britanniques, date du commencement du siècle et doit sa fondation à Rumford. C'est une propriété privée, qui a ses actionnaires, ses associés; les abonnés achètent assez cher le droit d'assister aux leçons et conférences, mais peuvent céder leurs billets comme on cède une loge d'opéra. C'est une gracieuseté fort en usage à Londres et qui ne laisse pas d'étonner un peu les étrangers quand elle leur arrive pour la première fois. Voit-on un Parisien trouvant sous sa serviette, en s'asseyant à table, un coupon de... banquette pour aller à neuf heures du soir entendre une leçon de chimie?

Quoi qu'il en soit, les affaires de l'institution sont si florissantes qu'elle a constamment été en état depuis le commencement du siecle, non-seulement de s'attacher à poste fixe, en qualité professeurs ou de *lecturers*, les savants les plus illustres, mais encore de se donner tous les ans le régal de conférences supplémentaires demandées à quelque spécialiste éminent dont les travaux occupent l'attention publique. C'est, si l'on veut, une Compagnie d'assurance mondaine contre l'ignorance pour avoir tout de suite, et de premiere main, des renseignements précis sur ce qui se fait ou s'invente de nouveau. L'intention première du fondateur était plus modeste; il avait voulu seulement établir une sorte d'Institut mutuel « pour la diffusion des connaissances mécaniques applicables à la vie usuelle ». Le premier cours qui y ait été fait avait pour sujet : Des appareils de chauffage et spécialement des cheminées qui fument!

Le professeur Tyndall n'en est plus à développer de pareils thèmes, quoiqu'il s'occupe de la chaleur à un autre point de vue, — de la chaleur comme un mode du mouvement. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule tribune où il développe les conclusions les plus hardies de ses recherches, et l'on n'a pas oublié le retentissement prodigieux qu'eut dans le monde entier, en 1874, son « Adresse » de Belfast. C'était en présence de « l'Association britannique pour l'avancement des sciences », le grand Parlement scientifique qui, tous les êtés depuis le mois d'août 1831, tient ses assises dans une des villes du Royaume-Uni. Chacun peut s'y présenter pour exposer ses travaux ou ses vues nouvelles, car le chiffre des adhérents est illimité. Mille ou quinze cents auditeurs suivent constamment les séances; tous les journaux en donnent le compte rendu *in extenso* à la place même où pendant les sessions parlementaires ils publient les débats de la Chambre des lords et de la Chambre des communes.

L'Angleterre entière écoute ce qui se dit là. On peut juger du beau tapage quand M. Tyndall, en s'asseyant au fauteuil de la présidence, prononça ce discours fameux où il ne craignit pas d'exposer, telles qu'elles se présentaient à son esprit, toutes les conséquences des travaux modernes sur la nature, les lois et les transformations des forces physiques. Ce n'était pas moins qu'une apologie formelle de la matière, « de cette matière que notre ignorance a si longtemps accablée d'opprobre», disait l'illustre savant « et dans laquelle je discerne le pouvoir latent de toutes les formes, la promesse de toutes les propriétés de la vie ».

Ce fut comme un coup de clairon éclatant au milieu d'une psalmodie. Toute la Grande-Bretagne tressaillit à cet appel et pendant plusieurs mois ne parla plus que de l'audacieuse Adresse. Mais quelque nouveauté qu'eussent de telles paroles, quelque caractere auguste qu'elles empruntassent au milieu ou elles se produisaient, ce ne sont pas ces accents passionnés qui contribuent le plus puissamment à rénover presque à vue d'œil les mœurs et les idées de la vieille Angleterre. Le symptôme capital n'est pas que M. Tyndall ait pu, dans une circonstance déterminée, prononcer ce discours : c'est qu'après l'avoir prononcé il soit resté le maître favori de la haute société anglaise; c'est surtout que ses enseignements se répercutent, à tous ies degrés de l'éducation nationale, dans des chaires innombrables. Que sont, après tout, l'Association britannique et la Royal-Institution, sinon le type et le modèle de milliers d'associations et d'instituts plus modestes, mais analogues, qui surgissent peu à peu sur tous les points du Royaume-Uni?

Depuis huit ou dix ans une activité intellectuelle sans exemple s'est fait jour de tous côtés; le fonctionnement de l'acte parlementaire de 1870 sur l'éducation, en donnant aux municipalités la faculté d'établir dans leur rayon d'action l'instruction primaire gratuite et obligatoire, a déjà fait surgir une génération toute prête à participer aux bienfaits d'un enseignement plus relevé. Par les journaux, par les revues, par les magazines, par les bibliothèques si nombreuses et si admirablement organisées, par les librairies circulantes, les leçons, les conférences, les meetings, une masse énorme de faits et de renseignements est quotidiennement lancée dans la circulation et pénètre jusqu'aux couches populaires les plus profondes. La science coule bien véritablement à pleins bords, les idées justes et fécondes sont remuées à la pelle; l'atmosphère en est comme saturée.

Cette diffusion générale et continue des dont nées les plus récentes, cette communion constante des savants avec la masse de la nation, peuvent seules expliquer la rapidité avec laquelle les notions en apparence les plus raffinées, et qui semblent nécessiter une initiation aux mystères les plus intimes de chaque science, se répandent en Angleterre dans le grand public. Elles expliquent aussi que le style des historiens, des romanciers, des journalistes y soit si fortement nourri de faits et de termes techniques; que l'art même et la critique d'art en soient imprégnés.

Voyez plutôt M. Ruskin, le grand esthéticien de sa génération et l'homme qui a exercé sur elle la plus profonde influence, sans en excepter même Thomas Carlyle. Certes, on peut discuter ses théories artistiques : il est même permis en plus d'un cas de ne pas les comprendre, tant il excelle à les envelopper de formules apocalyptiques, ou de sourire quand il affirme que la peinture est en décadence depuis Giotto et le Pérugin. Mais est-il possible de ne pas l'estimer, de ne pas admirer l'étendue et la variété de ses connaissances, de ne pas être touché de sa conviction de son enthousiasme, de l'ardeur qu'il met depuis bientôt un demi-siècle à convertir les barbares au culte du beau. Et quelle haute conception de l'art! Pour lui, ce n'est qu'un chapitre de l'histoire universelle, le plus éloquent et le plus fidèle de tous. C'est l'homme qu'il voit sous les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture; c'est pour faire concourir au perfectionnement et au bonheur de l'humanité ces manifestations variées de son génie qu'il les étudie sans relâche : elles sont à ses yeux comme le résumé et la résultante de tout ce qui est juste, bon et grand. Démocrate convaincu comme il est critique d'art passionné, c'est aux classes laborieuses qu'il s'adresse dans sa publication périodique d'une originalité si intense et si naturelle, *Fors Clavigera*; c'est à leur service qu'il a mis toute sa fortune personnelle, en ne se réservant que l'usage de ses collections artistiques et une petite rente strictement suffisante à ses besoins d'anachorète.

Mais aussi quelle action sur le monde anglo-saxon! Quelle dictature sans appel sur l'opinion! Et comme il l'oriente à son gré! L'an dernier, il lui a suffi de dire un peu trop durement d'un peintre à la mode, un *impressionisté* :

— Cela, de la peinture? C'est ce que j'appelle un pot de couleur impudemment jeté au nez du public...

Il n'en a pas fallu davantage. M. W..., qui vendait la veille ses tableaux quatre ou cinq cents guinées, n'aurait pas trouvé le lendemain à en céder un seul pour le prix du cadre. Il a dû quitter Londres, changer de patrie, après un procès ruineux vainement intenté à M. Ruskin, et au terme duquel il s'est vu attribuer par le jury *un farthing* (one farthing) de dommages-intérêts. Ceci n'est rien encore. Il a suffi à M. Ruskin de prononcer un mot, un mot bien simple pourtant, de parler du déclin de sa « vie esthétique » pour ouvrir une ère nouvelle dans la mode, dans le goût britannique. Cela s'appelle le *style esthétique*. Toilettes des femmes, tentures et papiers des appartements, cuivres des portes, formes des tables et des fauteuils, tout a suivi le courant. Il est devenu pour un temps commun et bas de porter un chapeau ou un corsage qui n'eût pas une intention humanitaire; et la débauche de fraises godoyées, de pourpoints à crevés de satin et d'accessoires du temps d'Elisabeth, à laquelle toute l'Angleterre s'est abandonnée, était faite pour dégoûter du préraphaélisme M. Ruskin lui-même. A quoi doit-il pourtant une influence si extraordinaire, sinon à l'art infini avec lequel il sait mêlre les données scientifiques les plus récentes au service de ses fantaisies critiques?

Peut-être le poète lauréat, M. Tennyson, qui est en même temps le poète favori des classes aristocratiques, avait-il dans une certaine mesure préparé ce mouvement par sa prédilection pour les motifs archaïques et par les temps plus ou moins fabuleux où se meuvent tous ses héros. Mais il ne faudrait pas en conclure que lui aussi ne soit pas profondément imprégné de la science ambiante. Chez lui, comme chez M. Robert Browning, ce qui

Cambridge University Library
Licensed under Creative Commons Attribution-NonCommercial 3.0 Unported License (CC BY-NC 3.0)

frappe le plus le lecteur étranger, avec le choix bizarre des sujets, c'est une foi robuste au progrès et au perfectionnement de l'humanité, qui perce à tout instant. A la vérité, l'idéal n'est pas le même chez les deux poètes, ni la conception des moyens qui peuvent conduire au but. M. Tennyson, profondément anglais et même anglais de province, dans ses conceptions maîtresses, n'admet guère qu'on puisse arriver, autrement que par les procédés traditionnels de son pays, à cet âge d'or :

« Où les tambours ne palpiteront plus, — où les étendards de bataille seront roulés pour toujours sur leurs hampes, — dans le Parlement humain et la Fédération du monde. »

Il manque de la hauteur de vues et de la large sympathie qui permettent de contempler sans colère les mouvements tumultueux des nations, et oublie trop parfois que la tempête, comme la marée, obéit aux lois naturelles. Il se laisse aisément aller à traiter avec un dédain très insulaire ce qui n'est pas conforme aux habitudes britanniques ; il ignore ou néglige le rôle que la passion joue dans les choses humaines, et les grands résultats qu'elle a souvent aidé la froide raison à obtenir. De la France il dira volontiers :

« Une bouffée soudaine, et voici le plus grave citoyen qui perd la tête, le souverain qui reste éperdu, le soldat qui refuse de se battre, tandis que les petits garçons tirent des coups de fusil dans les rues. »

Son modèle à lui, c'est la Grande-Bretagne :

« La terre du gouvernement bien assis, la terre de haute et vieille renommée, où la liberté s'élargit lentement, de précédent en précédent. »

M. Robert Browning, au contraire, croit à la passion comme à la grande force motrice. Il n'admet pas que l'homme s'enferme dans le cercle étroit d'une résignation passive. Il veut le voir aspirer fortement, éperdument à ce progrès qu'il chante lui aussi :

« Que la main se tende toujours vers ce qui est hors de sa portée ! » s'écrie-t-il. A ses yeux, il n'y a de grandeur qu'à tenter l'impossible, à vouloir atteindre l'inaccessible. C'est cet effort désespéré, cette escalade titanesque où les générations servent d'échelons aux générations, qui élève l'humanité au-dessus d'elle-même.

A bien d'autres égards encore, les deux *leading* poètes de l'Angleterre diffèrent profondément et semblent appartenir à deux mondes opposés. Mais chez l'un et l'autre, comme chez M. Swinburne, chez M. Austin, — on peut dire chez tous les poètes anglais contemporains, — la science tient, à leur insu même, un rôle prépondérant et forme un substratum solide aux broderies les plus délicates. Leur vers est pétri, pour ainsi dire, des notions les plus modernes au lieu d'enrouler simplement des syllabes musicales sur le vide d'une erreur de fait, comme cela est si fréquent ailleurs. Il y a là, à côté d'une tendance de race, une influence manifeste de milieu. La science y rayonne déjà si puissamment que tout y échappe à son action. Et c'est ainsi que la poésie, fidèle à son véritable mandat, à ce titre de *vates* que les anciens donnaient à leurs bardes, redevient bien réellement l'expression la plus auguste et le couronnement de la philosophie d'une époque.

Tout dans la vie littéraire de la Grande-Bretagne, depuis l'œuvre du journaliste et du romancier jusqu'à celle du savant et du poète, concourt donc sans relâche à élever le niveau moral et intellectuel de la nation. Personne ne dédaigne ce rôle modeste d'instituteur ; chacun y voit le but véritable de la parole écrite ou parlée, et c'est à ce point de vue que la critique se place toujours pour jauger la valeur d'une œuvre. L'amusement, le plaisir, ne viennent qu'en seconde ligne : c'est l'assaisonnement ; ce n'est jamais la pièce de résistance.

Cela revient à dire que le peuple anglais est, entre tous, le mieux renseigné. C'est pourquoi il est non-seulement le plus libre, mais le moins exposé à voir périr ses libertés. Chez lui, l'erreur, la calomnie ou le préjugé ne peuvent plus prévaloir, et la légende politique est impossible. Il porte sur les choses contemporaines un jugement aussi voisin que possible du jugement de l'histoire. Ses hommes d'Etat sont condamnés à le servir honnêtement ; ses généraux, ses fonctionnaires de tout ordre peuvent à peine songer à sortir de la voie droite ; la lumière inonde tout.

Ce qui détone dans un spectacle si brillant et si glorieux pour la race anglo-saxonne, c'est la modestie de la place assignée à celui qui en est l'artisan le plus actif, l'homme de lettres, le journaliste. Personne ne s'occupe de lui : il passe inaperçu dans la foule affairée ; on ne décrit pas sa maison ; on ne cherche pas avidement sa physionomie dans ces fêtes mondaines que Thackeray a baptisées « la Foire au vanités ; » on ne connait pas ses habitudes : il est anonyme comme l'est pour les passagers d'un grand navire le timonier qui se trouve de quart à la barre. Qui sait, hors de la profession, comment s'appelle l'auteur de tel *leading article* que toutes les chancelleries européennes étudient à la loupe pour y découvrir le mot d'une situation ? En 1868, Prevost-Paradol, alors dans tout l'éclat d'une réputation sans tache, fit un voyage en Grande-Bretagne et y fut accueilli, notamment à Edinbourg, avec ces empressements flatteurs que la société anglaise sait si bien prodiguer pour peu que l'envie lui en prenne.

La presse de Londres constata ces empressements sans jalousie, mais non pas sans amertume ; suivant ses habitudes raisonneuses, elle en prit occasion pour faire un retour sur elle-même et sur la situation qui lui est assignée dans le monde. « En France, disait-elle, voilà où mène la plume : un journaliste de talent est quelqu'un de considérable et peut aspirer à tout. Supposez que M. Prevost-Paradol fût né Anglais, où serait-il ? et de ces nobles ladies si avides de prendre son bras pour descendre à table, quelle est celle qui songerait seulement à l'admettre chez elle ? Quelle distance entre sa situation sociale et celle de dix journalistes anglais qui écrivent d'aussi bons articles que les siens ! » A quoi Prevost-Paradol eut bientôt très finement répondu. « Un Français, répliqua-t-il à la première occasion, a rarement une passion réelle pour le véritable pouvoir ou pour la fortune. Son ambition vise surtout à la réputation, à l'éloge, à l'espoir de donner une haute idée de la loi à ses concitoyens ou même à un cercle étroit de familiers ; il se console aisément de bien des déboires s'il peut croire que ceux qui l'entourent le considèrent comme supérieur à sa fortune... *Il donne le premier rang au plaisir de l'esprit...* »

On ne pouvait dire plus courtoisement à MM. les Anglais qu'ils ne sont pas précisément affligés du même travers. Mais est-il bien sûr que leur point de vue ne soit pas le plus sage ? Avec notre éternelle manie de nous payer de mots et d'attribuer tous les mérites à l'esprit, nous avons bientôt fait de mettre un homme au Capitole pour une phrase dite ou écrite à propos, quitte à le traîner sur la claie le lendemain. Capitole et gémonies sont deux traitements que nos voisins appliquent fort rarement à leurs gens de lettres. Ils les regardent simplement comme des spécialistes qui remplissent leurs fonctions dans l'œuvre commune, et qui ont strictement droit, dans la répartition du dividende, à leur juste part de salaire et de considération.

Au moins serait-il juste de reconnaître hautement que, cette fonction spéciale, la littérature anglaise s'en acquitte à merveille. Quelle forme revêtiront en se développant les germes qu'elle jette au vent d'une main si prodigue ? C'est ce qu'un avenir prochain révèlera sans doute. Que cet immense mouvement intellectuel doive nécessairement aboutir à une rénovation profonde des institutions britanniques, dans un sens plus large et plus démocratique, on peut dès aujourd'hui en être assuré.

PHILIPPE DARYL.

FIN

Cambridge University Library
Licensed under Creative Commons Attribution-NonCommercial 3.0 Unported License (CC BY-NC 3.0)